

MA DÉVOTION

JULIA KERNINON

# MA DÉVOTION

Roman



**VOIR DE PRÈS**

© Éditions du Rouergue, 2018  
© 2019, Voir de près pour la présente édition  
Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-172-4

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Pour A. encore une fois  
qui a fait en sorte que je puisse finir  
ce livre  
dans les semaines et les mois  
suivant la naissance de notre bébé.*

*C'est aujourd'hui seulement  
Que mon regard sur toi  
me semble juste.*

Ted Hughes

**LONDRES**

À vingt-cinq ans, j'ai écrit un mince essai consacré à Hans Christian Andersen. J'étais jeune alors, et je pensais y avoir démontré de manière convaincante l'étroitesse des liens entre la vie et l'œuvre de l'auteur danois, mais je me leurrerais. Des années plus tard, lorsque je l'ai vraiment lu, ce qui signifie : lu comme un livre écrit par une autre – ce qu'il avait de fait fini par devenir – j'ai été stupéfaite de ce que j'y ai trouvé. En lieu et place des pertinentes analyses dont je croyais me souvenir, je découvrais page après page une défense presque lyrique de l'isolement

– et j’entendais la voix sourde de la jeune femme que j’avais été, une fille introvertie, se cachant derrière ses livres, aussi terrifiée qu’orgueilleuse, et qui tâchait féroce­ment d’imposer un ordre au monde. Évoquant successive­ment la pauvreté qui avait marqué la jeunesse d’Andersen, son inexplicable mau­vaise réputation dans son pays natal, la langue épurée de ses contes de fées, son talent pour les papiers découpés, je faisais à mon insu le récit d’une résistance, d’une existence tout entière vécue malgré les autres, et magnifiée dans la fiction. Mais il y avait encore autre chose dans ce texte, que j’avais absolument oublié : j’y faisais une grande part (une part démesurée, en fait, puisque quarante pages sur cent y étaient consacrées) à



la rupture entre Dickens et Andersen. Les deux écrivains s'étaient rencontrés au mois de juin 1847, lors d'une visite d'Andersen à Londres qui avait pour but d'empêcher la publication pirate de son œuvre en Angleterre. Celui-ci commençait tout juste à se faire connaître hors du Danemark, et lorsqu'il fit la connaissance de Dickens dans un salon londonien, il en tomba, semblait-il, instantanément amoureux – un amour dont le platonisme n'excluait en rien la puissance ravageuse. Ses lettres débordent de témoignages enfantins de cet amour – mais en face de lui, Charles Dickens possédait une personnalité très différente, et lorsque, par retour de courrier, le romancier anglais offrit machinalement l'hospitalité

chez lui, il n’imaginait manifestement pas qu’Andersen le prendrait au mot. Pourtant, en mars 1857, Andersen, ravi, débarquait dans la maison familiale des Dickens, dans le comté de Kent. Il y resta cinq semaines – suffisamment pour se faire détester de toute la famille, enfants inclus. Après son départ, Andersen n’eut plus aucune nouvelle de son ami. Tel était donc le véritable récit niché au cœur du premier livre que j’écrivis – une amitié déchirée, un amour non-réciproque. J’ai écrit ce livre en 1963, à Amsterdam, dans la maison où je vivais avec toi depuis sept ans, et où nous vivrions encore plus d’une décennie avant de nous séparer une première fois, nous retrouver, partir vivre dans une autre maison ensemble

durant quatorze ans, et nous séparer violemment. Lorsque je suis sortie de chez moi tout à l'heure, j'ignorais que je te croiserais, sur ce trottoir de Primrose Hill, venant comme par magie à ma rencontre, tenant dans ta main un sac en papier brun froissé qui, me dis-tu au bout d'un moment, contient deux petits pains roulés à la cannelle. Tu voudrais sans doute me demander comment je vais et me donner de tes nouvelles, mais il y a vingt-trois ans que je pense à toi tous les jours de ton absence, alors tu ne vas pas parler, cette fois, Frank. C'est moi qui vais parler, et moi seule. Je vais tout te raconter, ici et maintenant, debout dans la rue, je vais te raconter toute notre histoire depuis le début, parce qu'il faut que je l'entende, moi

aussi. Je ne me lasse pas de te regarder,  
Frank perdu et retrouvé. Laisse-moi  
commencer.

Malgré la surprise de te découvrir là, à Londres, entre tous les endroits, marchant face à moi dans Adelaide Road, je t'ai reconnu instantanément. Pourtant, après t'avoir hélé et embrassé, quand j'ai commencé à te regarder pour de bon, je me suis demandé comment j'avais pu savoir aussi instinctivement que c'était toi, sous ce visage cuirassé de vieillard. Pendant que tu me parlais, souriant de ton sourire impossible, j'ai calculé malgré moi que tu allais avoir quatre-vingts ans à l'automne. C'était à peine croyable. Il avait suffi de quelques secondes seulement pour que déjà